

carmen maria
machado

dans la
maison
rêvée



traduit de l'anglais
(États-Unis) par Hélène Cohen

 christian
bourgeois
éditeur

CARMEN MARIA MACHADO / DANS LA MAISON RÊVÉE

Alors qu'elle est encore une écrivaine débutante, Carmen Maria Machado rencontre une jeune femme sophistiquée et fascinante qui la séduit. Très vite, cette passion est partagée et elles s'installent ensemble dans leur « maison rêvée » pour vivre pleinement leur amour.

Mais ce rêve tourne rapidement au cauchemar quand la compagne de Machado devient jalouse, paranoïaque et violente tant en paroles qu'en actes. Cette « maison rêvée » ne serait-elle pas un piège ou une prison ? Peu à peu l'autrice s'enferme dans une relation toxique dont elle peine à s'échapper...

Dans la maison rêvée explore le tabou de la violence conjugale au sein des couples de même sexe. C'est aussi un récit d'une inventivité extraordinaire : en courts chapitres qui manipulent les codes de tous les genres littéraires, elle s'interroge sur les histoires qu'on choisit de taire et les voix qu'on ne veut pas entendre – et ce que cela dit de nous. Un texte nécessaire, courageux et innovant qui fait l'effet d'une détonation.

Née en 1986, Carmen Maria Machado est l'une des nouvelles voix américaines les plus remarquées de sa génération. Autrice d'un recueil de nouvelles, *Son corps et autres célébrations* (L'Olivier, 2019), elle élabore une œuvre singulière qui touche à tous les genres littéraires, notamment au fantastique et à la science-fiction.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Cohen.

DANS LA MAISON RÊVÉE

de la même autrice

SON CORPS ET AUTRES CÉLÉBRATIONS
(Éditions de l'Olivier)

CARMEN MARIA MACHADO

DANS LA MAISON
RÊVÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène COHEN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original :
In The Dream House

© Carmen Maria Machado, 2019

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 9782267043099

Si vous avez besoin de ce livre,
il est pour vous.

On empile les associations
comme on empile des briques.
La mémoire est une forme d'architecture en soi.

LOUISE BOURGEOIS

Si vous passez vos souffrances sous silence,
ils vous tueront et affirmeront que vous y avez pris plaisir.

ZORA NEALE HURSTON

Votre esprit est las. Votre esprit est si las qu'il ne fonctionne plus du tout. Vous ne pensez pas. Vous rêvez. Vous rêvez à longueur de journée. Vous rêvez de tout et de rien. Vous rêvez avec une constante malveillance. Ne l'avez-vous toujours pas compris?

PATRICK HAMILTON, *Angel Street (Gaslight)*

La Maison rêvée
à la manière d'une ouverture

Je ne lis jamais les prologues. Je les trouve ennuyeux. Si l'auteur a des choses si importantes à dire, pourquoi les relèguer au paratexte ? Que cherche-t-il à cacher ?

La Maison rêvée
à la manière d'un prologue

Dans l'essai « Vénus en deux actes » qu'elle consacre à l'insuffisance de récits africains contemporains traitant de l'esclavage, Saidiya Hartman évoque la « violence de l'archive ». Ce concept – également appelé « silence de l'archive » – illustre une douloureuse vérité : il arrive que les récits soient détruits, et il arrive qu'ils ne soient même pas prononcés ; dans les deux cas, c'est d'un vide immense dont souffrent irrévocablement nos histoires collectives.

Le mot *archive*, nous dit Jacques Derrida, vient du grec ancien ἀρχεῖον (*arkheion*) : « la maison du maître ». Quand j'ai pris connaissance de cette étymologie, j'ai été frappée par l'image de la maison (férue d'histoires de maisons hantées, j'ai un faible pour les métaphores architecturales), mais c'est le pouvoir et l'autorité qui prédominent ici. Ce qui est placé à l'intérieur ou à l'écart de l'archive est un acte politique, dicté par l'archiviste et le contexte politique auquel il appartient. C'est vrai d'un parent qui décide ce que l'on doit retenir des premières années de son enfant ou – à l'instar de l'Allemagne et de ses *Stolpersteine*,

ses « pierres sur lesquelles on trébuche » – d'un pays qui reconnaît publiquement son passé. *Ici, Sebastian a marché pour la première fois de ses petits pieds potelés ; ici vivait Judith avant que nous la livrions à la mort.*

Parfois, la preuve n'est pas attachée à l'archive – on ne la juge pas assez importante pour être enregistrée, ou, si elle l'est, pas assez importante pour être conservée. Parfois la destruction pure et simple est délibérée : j'en veux pour preuve la correspondance sans équivoque entre Eleanor Roosevelt et Lorena Hickock, incinérée par cette dernière à cause de son contenu explicite. À n'en pas douter terriblement érotique et lesbienne, au regard des lettres qui ont survécu aux flammes. (« Je brûle de te voir¹. »)

Le théoricien queer, aujourd'hui disparu, José Esteban Muñoz écrit que « le queer entretient une relation particulièrement épineuse avec les preuves [...] ». Lorsque l'historien de l'expérience queer essaie de documenter un passé queer, il se heurte souvent à un gardien dépositaire d'un présent straight. » Avec quelles conséquences ? Des fossés dans lesquels les individus ne se voient ni ne trouvent les informations les concernant. Des gouffres qui empêchent de se donner un contexte. Des crevasses qui engloutissent les personnes. Un silence impénétrable.

L'archive complète est une chimère, elle est seulement possible en théorie ; quelque part dans la Bibliothèque totale de Jorge Luis Borges, peut-être, inhumée sous l'historique détaillé du futur et de ses rêves et demi-rêves au crépuscule du 14 août 1934. Mais rien ne nous empêche d'essayer. À la question

1. Eleanor Roosevelt à Lorena Hickock, le 17 novembre 1933.

« Comment raconter des histoires impossibles ? », Saidiya Hartman répond par plusieurs pistes de réflexion : « avancer une série d'arguments spéculatifs », « exploiter les capacités du subjonctif (un mode grammatical qui exprime le doute, le souhait ou la possibilité) », écrire une histoire « avec et contre l'archive », « imaginer ce que l'on ne peut pas vérifier ».

L'apparition de la maltraitance des femmes coïncide vraisemblablement avec celle de la manipulation psychologique et de la violence chez les humains. Mais dans son acception courante, le concept – comme la notion de femme battue – est apparu il y a une cinquantaine d'années seulement. Le débat portant sur les violences conjugales au sein des communautés gay est plus récent encore, plus opaque aussi. Alors que nous étudions les formes que revêt aujourd'hui la violence intime, chaque nouveau concept – la victime de sexe masculin, la femme criminelle, les agresseurs homosexuels et les victimes homosexuelles – surgit tel un énième fantôme qui n'a jamais cessé de hanter la maison du maître. Les universitaires, les écrivains et les penseurs contemporains disposent de nouveaux outils pour étudier les archives, de la même façon que les historiens et les chercheurs ont analysé la sexualité queer contemporaine à travers le prisme du passé. Par exemple : quelle est la topographie de ces béances ? Où réside la lacune ? Comment progressons-nous vers l'unité ? Comment bien traiter les personnes à qui on a fait du tort en l'absence de preuve physique de leurs souffrances ? Comment adresser nos dossiers à la justice ?

Le récit de souvenirs est par essence un acte de résurrection. Les mémorialistes recréent le passé,

reconstruisent le dialogue. Ils donnent du sens à des événements restés longtemps en sommeil. Ils mêlent les argiles de la mémoire, de l'essai, du fait et du point de vue, ils en font une boule qu'ils aplatissent. Ils manipulent le temps; ressuscitent les morts. Ils se replacent, eux et autrui, dans un contexte nécessaire.

Je pénètre dans l'archive qui établit que la maltraitance conjugale entre des partenaires partageant une identité de genre est une chose non seulement possible mais courante, et qu'elle peut ressembler à ce qui suit. Je parle dans le silence. Je jette la pierre de mon histoire dans une faille immense, et mesure l'abîme à son minuscule bruit.

I

Éros encore me torture, Éros le doux-amer,
Celui qui me fait vaciller, l'invincible serpent.

SAPPHO

La Maison rêvée
à la manière d'une non-métaphore

Je présume que tu as entendu parler de la Maison rêvée ? C'est, comme tu le sais, un lieu qui existe réellement. Elle se tient debout non loin d'une forêt, à la lisière d'une étendue d'herbe. Elle a des fondations, mais si le bruit court que des morts y ont été enterrés, il faut sans doute n'y voir qu'une fiction. Il fut un temps où une balançoire pendait à une branche d'arbre mais il n'en reste rien à présent, hormis une corde pourvue d'un nœud solitaire qui oscille au gré du vent. Tu auras sans doute entendu des histoires au sujet du propriétaire, crois-moi, c'est un tissu de mensonges. Après tout, le propriétaire n'est pas un homme, mais une université tout entière. Une minuscule ville de propriétaires ! Peut-on imaginer une chose pareille ?

La plupart de tes hypothèses sont correctes : elle possède des planchers, des murs, des fenêtres et un toit. Si tu imagines qu'il y a deux chambres, tu as raison, et tort. Qui peut dire qu'il n'y en a que deux ? Toutes les pièces peuvent être une chambre : pour cela il suffit d'un lit, et encore. Y dormir suffit. Seul

l'habitant décide de la fonction d'une pièce. Nos actes ont plus de poids que les intentions des architectes.

Si je parle de tout cela, c'est parce qu'il est important de se souvenir que la Maison rêvée existe bel et bien. Elle est aussi réelle que le livre que tu tiens entre tes mains, en revanche elle est nettement moins terrifiante. Si je le voulais, je t'indiquerais l'adresse et tu pourrais t'y rendre en voiture, t'asseoir devant cette Maison rêvée et imaginer les événements qui se sont déroulés entre ses murs. Je te le déconseille. Mais libre à toi. Personne ne t'en empêchera.

La Maison rêvée
à la manière picaresque

Avant de rencontrer la femme de la Maison rêvée, je vivais dans un minuscule trois-pièces à Iowa City. La maison était foutraque : appartenant à un propriétaire peu scrupuleux, elle se dégradait lentement, était pleine de détails hétéroclites et cauchemardesques. Il y avait une pièce au sous-sol – que mes colocataires et moi avions baptisée la salle des meurtres – peinte en rouge sang du sol au plafond, équipée d'une trappe secrète et d'un téléphone fixe hors d'usage. Ailleurs au sous-sol, un système de chauffage lovecraftien projetait ses longs tentacules dans le reste de l'habitation. Par temps humide, la porte de l'entrée gonflait dans son cadre et refusait de s'ouvrir, pareille à un œil au beurre noir. Le jardin était immense, piqueté d'un brasero et bordé de sumac vénéneux, d'arbres et d'une barrière pourrie.

Je vivais avec John, Laura et leur chat, Tokyo. Ils formaient un couple ; anciens Floridiens aux jambes longues et au teint pâle qui étaient passés par une fac hippie et avaient débarqué dans l'Iowa pour leur second cycle universitaire. L'incarnation de la démesure et de

l'excentricité de la Floride et, au bout du compte, la seule chose qui dans l'après-Maison rêvée sauverait la Floride à mes yeux.

Laura ressemblait à une ancienne starlette de cinéma avec ses yeux écarquillés et son style éthéré. Elle était sèche, dédaigneuse et féroce-ment drôle ; elle écrivait de la poésie et poursuivait ses études en science des bibliothèques. Elle se sentait une âme de bibliothécaire, de sage passeuse d'un savoir public capable de vous conduire là où vous deviez être. Quant à John, il ressemblait à un prof excentrique aux faux airs de rocker grunge qui aurait découvert Dieu. Il préparait du kimchi et de la choucroute dans d'énormes bocaux qu'il surveillait sur le plan de travail de la cuisine avec la maniaquerie d'un savant fou ; un jour il m'a raconté l'intrigue d'*À rebours* avec force détails, notamment sa scène préférée, celle où le vil et excentrique antihéros incruste de bijoux exotiques la carapace d'une tortue et la pauvre bête, « qui n'avait pu supporter le luxe éblouissant qu'on lui imposait », meurt sous le poids de sa chape. La première fois que j'ai rencontré John, il m'a dit : « J'ai un tatouage, tu veux voir ? » J'ai acquiescé. « OK, tu vas peut-être penser que je vais te montrer ma bite mais, promis, c'est pas ça. » Il a soulevé son short haut sur sa cuisse, révélant le tatouage artisanal d'une église dessinée à l'envers. « C'est une église à l'envers ? » ai-je demandé. Il a souri en haussant plusieurs fois les sourcils – non pas lascivement, mais par pure espièglerie – et a répondu : « À l'envers de quel point de vue ? » Un jour, alors que Laura sortait de leur chambre vêtue d'un short en jean et d'un haut de bikini, John a posé sur elle un regard où se lisait un

amour simple et véritable, puis a déclaré: «Toi, je veux creuser un puits en toi.»

Tel un picaro au féminin, j'ai passé l'âge adulte à aller de ville en ville, me liant à des âmes attentionnées à chaque étape; un groupe de protecteurs qui ont pris soin de moi (les plus doux des protecteurs, les plus précieux des protecteurs). Ma copine Amanda de l'université, qui fut ma colocataire jusqu'à mes vingt-deux ans et dont l'esprit aiguisé et logique, le caractère imperturbable et l'humour pince-sans-rire accompagnèrent mon passage d'adolescente compliquée à jeune adulte perturbée. Anne, une joueuse de rugby à la chevelure rose, la première fille végétarienne et lesbienne que je rencontrai, qui chaperonna mon coming out en bonne fée gay. Leslie, qui m'aida à traverser ma première rupture douloureuse grâce à du brie, du vin pas cher et de bons moments avec ses animaux, notamment un pitbull trapu au pelage marron nommé Molly qui me léchait le visage jusqu'à ce que je sois prise d'un fou rire incontrôlé. Celles et ceux qui ont lu et commenté mon blog sur LiveJournal, tenu consciencieusement de mes quinze à mes vingt-cinq ans, déballant mes états d'âme à une improbable bande de poètes, de queers paumés, de programmeurs, de rolistes et d'auteurs de fanfiction.

John et Laura étaient ainsi. Toujours présents, intimes l'un avec l'autre d'une certaine façon et intimes avec moi d'une autre, comme si je faisais partie de leur famille. Ils ne veillaient pas sur moi, pas vraiment; ils étaient déjà les héros de leurs propres histoires.

Mais cette histoire-ci? Celle-ci n'appartient qu'à moi.

La Maison rêvée
à la manière d'une machine
à mouvement perpétuel

Il y a ce jeu auquel je jouais à l'âge de huit ans en cours de sport, quand on m'envoyait dans le champ extérieur pendant les matches de baseball. Je me tenais si loin de tous que les balles frappées par mes camarades n'avaient aucune chance d'arriver jusqu'à moi, et la prof de sport ne semblait pas remarquer que j'étais assise jambes écartées dans l'herbe haute.

La professeure, Mlle Lily, était petite et trapue, avec des cheveux coupés court. Un élève de ma classe affirmait qu'elle était lesbienne. J'ignorais ce qu'il entendait par là, et je ne suis pas sûre qu'il savait lui-même de quoi il parlait. C'était en 1994. Mlle Lily portait de larges pantalons de survêtement cousus d'empiecements vert et violet fluo assemblés en motifs abstraits qui piquaient les yeux. (Le jour où on me raconta au catéchisme l'histoire du manteau multicolore de Joseph, je ne pus m'empêcher de penser à Mlle Lily et à ses tenues.) Le tissu synthétique crissait à chacun de ses pas ; on l'entendait toujours arriver de loin. Je me souviens de la fois où elle a essayé de nous initier à la breakdance – elle a tracé une ligne verticale

le long de son corps en partant du sommet de son crâne. Les enfants ont gloussé lorsqu'elle a atteint son entrejambe. Ensuite elle nous a montré notre côté gauche et notre côté droit, comment les faire bouger indépendamment de l'autre ou en tandem. Ses bras tournaient comme des manèges.

Fitness! criait-elle, en touchant son pied gauche de sa main droite, son pied droit de sa main gauche. *Vous avez un seul corps! Il faut en prendre soin!* Elle était peut-être bien lesbienne, après tout.

Assise dans l'herbe pendant ces matches de baseball, j'arrachais les brins d'herbe à ma portée jusqu'à avoir les mains imprégnées d'une odeur de terre et de ciboulette. Je brisais en deux des tiges de pissenlits en admirant leur lait blanc poisseux. Le jeu est le suivant : prenez le pissenlit et frottez-le vigoureusement sous votre menton – pour ma part, pile sur la mince cicatrice blanche que m'avait valu une chute dans la baignoire quelques années plus tôt – jusqu'à ce que les fleurons commencent à se désintégrer. Si votre menton jaunit, vous êtes amoureux.

À huit ans, j'étais mince comme un roseau et pétrie d'angoisses. Le plus souvent, j'étais trop tendue pour me laisser aller à rêver, mais m'asseoir dans l'herbe m'apaisait. Durant chaque cours, je pressais contre mon menton la tête tranchée du pissenlit, boule chaude et humide semblable à un bourgeon pas encore éclos.

Le truc – mais peut-être est-ce le principe même du jeu –, c'est que le jaune déteint toujours sur votre peau. Le pissenlit cède invariablement. Il est dépourvu de stratagèmes, de secrets, d'instinct de survie. Et ainsi, dès l'enfance, nous comprenons quelque chose

sans pouvoir le formuler : le diagnostic ne change jamais. Nous aurons toujours faim, nous serons toujours dans l'attente. Nos corps et nos esprits seront toujours animés d'un désir, peu importe que nous ignorions sa nature.

Et tout comme la destruction du pissenlit nous parle de nous, ainsi en est-il de notre propre destruction : nos corps sont des écosystèmes, ils muent, remplacent et réparent jusqu'à ce que nous mourions. Et à notre mort, nos corps nourrissent la terre affamée, nos cellules s'amalgament à d'autres cellules, et dans le monde du vivant, où nous existions jusqu'alors, les gens s'embrassent, se tiennent par la main, tombent amoureux, baisent, rient, pleurent, se font du mal, soignent les cœurs brisés, provoquent des guerres, sortent des enfants endormis de leurs voitures et se hurlent dessus. Si vous pouviez exploiter cette énergie – cet appétit constant, qui jamais ne se fixe –, vous feriez des étincelles. Vous pousseriez la Terre d'un point à l'autre du cosmos jusqu'à ce que, tête la première, elle entre en collision avec le Soleil.

La Maison rêvée
à la manière d'un exercice de point de vue

Tu n'as pas toujours été un simple «tu». J'étais un tout – une symbiose entre mes meilleures et mes pires aspects – et puis, au sens propre, je fus clivée : une coupe nette qui a séparé la première personne – la femme sûre d'elle, décidée, la détective, l'aventurière – de la seconde, l'éternelle angoissée qui frétillait comme un petit cabot.

Le «je» est parti, a vécu : j'ai déménagé sur la côte Est et j'ai écrit un livre, je me suis installée avec une femme sublime, je me suis mariée, j'ai acheté une bâtisse victorienne labyrinthique à Philadelphie. J'ai appris deux ou trois choses : préparer un manhattan, utiliser l'eau des pâtes, riche en amidon, pour les sauces et l'arrosage des plantes grasses.

Mais le «tu»? Tu as fait de l'intérim dans une boîte d'évaluations standardisées. Tu te tapais sept heures de route, direction l'Indiana, une semaine sur deux durant une année entière. Tu bâclais ton travail le second semestre de ton master de création littéraire. Tu pleurais devant beaucoup de gens. Tu ratais les lectures publiques, les fêtes, la superlune.

Tu essayais de raconter ton histoire à des personnes qui ne savaient pas écouter. Tu te ridiculais, plus souvent qu'à ton tour.

Je croyais que tu étais morte, mais alors que j'écris ces mots, permets-moi d'en douter.

La Maison rêvée
à la manière d'un élément perturbateur

Tu la rencontres un soir de semaine, à l'occasion d'un repas avec une amie commune dans un *diner* d'Iowa City où les murs sont des fenêtres. Elle a la peau moite parce qu'elle sort de la salle de sport, ses cheveux blond platine sont attachés en une courte queue-de-cheval. Elle a un sourire éblouissant, une voix rauque qui grésille comme les gravillons sous les roues d'une brouette. Elle est ce mélange de butch et de fem qui te rend marteau.

Ton amie et toi parlez de télévision quand elle arrive; tu t'étais plainte qu'il n'y en avait que pour les hommes et leurs histoires d'hommes. Elle rit, acquiesce. Elle te dit qu'elle débarque tout juste de New York, qu'elle vit sur l'assurance chômage et qu'elle a fait une demande d'inscription à un master de création littéraire. Elle aussi, elle écrit.

Quand elle parle, quelque chose cède en toi. De ce dîner, tu oublieras quasiment tout, si ce n'est que, à la fin, tu veux prolonger la soirée et commandes donc de la tisane, oui, de la tisane. Tu la sirotes – une chaude lampée d'herbes qui te brûle la voûte du palais – tout

en t'efforçant de ne pas la fixer du regard, d'être charmante et nonchalante malgré le désir qui fourmille dans ton corps. Tes béguins féminins avaient toujours flotté devant toi, hors d'atteinte, mais quand elle touche ton bras et te regarde droit dans les yeux, tu redeviens cette enfant qui s'offre pour la première fois quelque chose avec son argent de poche.